



Gautier et les guides de voyage. L'exemple de "Constantinople"

Sarga Moussa

► To cite this version:

Sarga Moussa. Gautier et les guides de voyage. L'exemple de "Constantinople". Bulletin de la Société de Théophile Gautier, 2007, 29, pp.53-64. hal-00911898

HAL Id: hal-00911898

<https://hal.science/hal-00911898>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gautier et les guides de voyage : l'exemple de *Constantinople*

La question des guides de voyage peut paraître curieuse, voire paradoxale, s'agissant de Gautier, qui a toujours proclamé, comme son ami Nerval, le désir de voyager selon son bon plaisir, en n'ayant pour règle que le refus de la ligne droite et des itinéraires obligés. « Caprices et zigzags » seraient donc au fondement de la poétique viatique de Gautier. On peut pourtant observer que ses destinations n'ont rien d'original. La Suisse, la Belgique, l'Allemagne, la Russie même, ont aussi été visitées, à la même époque, par Dumas, pour citer un autre grand voyageur du XIX^e siècle. Les parcours méditerranéens de Gautier sont également tout à fait classiques : l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Égypte constituent, de manière échelonnée, entre 1840 et 1869, une sorte de voyage en Orient qui renvoie à l'*Itinéraire* de Chateaubriand, la Terre Sainte en moins, – mais Nerval lui-même avait évité Jérusalem.

Est-ce à dire que Gautier serait dépourvu de toute originalité ? Ce n'est bien sûr pas le cas. Mais son rapport aux guides de voyage est peut-être moins simple qu'il n'y paraît. Si, dans *Italia* (1852), il avoue avoir emporté avec soi le *Guide du voyageur en Italie* de Richard¹, dans *Constantinople*, qui paraît l'année d'après, toute référence à un ouvrage de ce genre disparaît. Gautier ne mentionne pas même son *drogman* (le guide-interprète dans les pays orientaux), en l'occurrence un certain Oscar Marinitsch², qui n'apparaît qu'une seule fois dans le récit, et encore de manière implicite, à travers la formule « notre ami polyglotte », dans le chapitre consacré au théâtre de Karagheuz³. Il y a chez Gautier, plus encore que chez nombre de ses contemporains, un refus affiché de devenir ce que l'on commençait déjà à appeler un *touriste*, avec une nuance péjorative qui allait s'accroître au fil du temps, au point de devenir ce que le sociologue Jean-Didier Urbain a appelé (mais pour montrer que cette image est simpliste) « l'idiot du voyage », à savoir un être grégaire, se laissant passivement entraîner dans des visites obligées dont il ne retire aucun profit.

On connaît la profession de foi de Gautier voyageur, qui est d'ailleurs un clin d'œil au *Voyage en Orient* de Nerval :

Mon habitude, en voyage, est de me lancer tout seul à travers les villes à moi inconnues, comme un capitaine Cook dans un voyage d'exploration. Rien n'est plus amusant que de découvrir une fontaine, une mosquée, un monument quelconque, et de lui assigner son vrai nom sans qu'un drogman idiot vous le dise du ton d'un démonstrateur de serpents boas ; d'ailleurs, en errant ainsi à l'aventure, on voit ce qu'on ne vous montre jamais, c'est-à-dire ce qu'il y a de véritablement curieux dans le pays que l'on visite.⁴

On vient de voir ce qu'il faut penser de ce voyage prétendument accompli « tout seul ». La rhétorique de la déambulation « à l'aventure » est tout aussi trompeuse, et vise bien sûr à allécher le lecteur en donnant du moi-voyageur une image héroïque. Quant à la capitale ottomane, où Gautier séjourne en été 1852, est-elle vraiment comparable à ces régions lointaines et inconnues parcourues par le capitaine Cook à travers ses voyages de circumnavigation, à la fin du XVIII^e siècle ? Charles Pertusier écrivait en tout cas, en 1815 déjà : « Ce n'est pas sans une inquiétude bien légitime et difficile à dissiper, que je me hasarde à faire paraître un ouvrage sur Constantinople, lorsqu'il en existe déjà tant d'autres qui semblent avoir épuisé la matière.⁵ »

De fait, il existe, depuis la Renaissance, de très nombreux voyages en Palestine, pour lesquels la capitale ottomane constitue en général une étape importante. Mais c'est au XIX^e siècle seulement que paraissent les premiers guides de voyage en Orient. L'un des tout premiers est certainement le *Guide du voyageur à Constantinople et dans ses environs* (1839), rédigé par le géographe Frédéric Lacroix. Rien ne prouve que Gautier l'ait emporté avec lui.

Mais tout laisse penser que ce grand voyageur, qui était aussi un grand lecteur, avait, au moins de seconde main, connaissance de ce type d'ouvrage. Lacroix recommande de visiter la capitale ottomane à l'époque du Ramadan, – le mois où la ville, illuminée pendant la nuit, prend un air de fête. Or c'est exactement ce que fait Gautier, de même que Nerval, une dizaine d'années avant lui. Les différents lieux parcourus par Gautier ne sont pas non plus choisis au hasard. Il y a bien sûr, comme pour le touriste d'aujourd'hui, des visites que l'on sait qu'on va accomplir, avant même d'avoir établi un programme : les mosquées, le sérail, le bazar... Mais, lorsqu'on a plusieurs semaines devant soi, comme c'est le cas pour Gautier, on peut s'attacher à visiter Constantinople de manière plus approfondie : on se rend donc dans des endroits un peu excentrés, par exemple à Eyoub, avec un beau point de vue sur la Corne-d'Or, ou à Scutari (aujourd'hui Üsküdar), sur la rive asiatique du Bosphore ; on traverse les cimetières musulmans (le Petit et le Grand Champ-des-Morts), on s'engage dans les quartiers grec et juif, on monte à Péra (aujourd'hui Beyoglu), où résident les ambassadeurs européens ; on s'éloigne même de la ville, pour visiter le mont Bougourlou ou les îles des Princes, – toutes ces excursions, accomplies par Gautier et qui structurent son récit, sont déjà recommandées et décrites, fût-ce sous une forme rudimentaire, dans le *Guide du voyageur à Constantinople* de Lacroix, lequel avoue, de son côté, s'être parfois servi des *Promenades pittoresques dans Constantinople...* (1815) de Charles Pertusier.

Le guide ne se contente pas, comme on sait, d'orienter le voyageur en lui disant où aller et que voir. Il n'hésite pas non plus à informer le lecteur sur ce qu'il doit penser et ressentir à tel ou tel endroit. En voici un exemple frappant. Gautier, à propos de Balata, le quartier juif de Constantinople, écrit une page terrible⁶, d'un antisémitisme dont la violence semble annoncer le discours de la fin du XIX^e siècle sur l'image du Juif comme « maladie »⁷. Je n'en citerai ici qu'un extrait :

Les toits semblaient avoir la teigne et les murailles la lèpre ; les écailles de l'enduit grisâtre se détachaient comme les pellicules d'une peau darteuse. [...] nous découvrions des têtes bizarres d'une lividité malade [...] ; des yeux mornes, atones [...]. On imaginerait difficilement quelque chose de plus immonde, de plus infect et de plus purulent : la plique, les scrofules, la gale, la lèpre et toutes les impuretés bibliques, dont il ne s'est pas guéri depuis Moïse, le dévorent sans qu'il s'y oppose, tant l'idée du lucre le travaille exclusivement ; il ne fait même pas attention à la peste s'il peut faire un petit commerce sur les habits des morts.⁸

Or, on trouve déjà chez Lacroix une image extrêmement négative de Balata, même si la dimension chrétienne de cet antisémitisme est moins clairement affirmée :

Dans les rues que nous suivons nous ne voyons que maisons étroites, humides et mal éclairées ; sur le seuil de ces demeures malsaines nous apercevons des femmes et des enfants étiolés, aux joues creuses et aux yeux éteints ; population vouée à la douleur, et dont on déplorerait la destinée, si l'on ne savait que les maux qui l'affligent sont en grande partie le fruit de sa cupidité sans bornes, de son avarice devenue proverbiale et de la bassesse de ses penchants.⁹

Il ne s'agit bien sûr pas de dédouanner Gautier, mais simplement de contextualiser un discours antisémite déjà ancien, qui se répand de plus en plus au XIX^e siècle, et que les guides de voyage pouvaient contribuer à légitimer par leur statut éditorial, véhiculant ainsi une sorte de vulgate raciste sous couvert de broser un panorama des différentes « nations » de l'Empire ottoman. Si Gautier, comme nombre de ses contemporains, se montre perméable à un antisémitisme ambiant, sur d'autres plans, il ne se contente pas de répéter ce qu'il a pu lire dans des guides ou des récits de voyage antérieurs. Reprenons Lacroix qui, parmi les « Conseils aux voyageurs » qu'il dispense, explique à ceux-ci ce qui les attend s'ils veulent prendre un bain turc :

Les sensations que vous font éprouver le massage sont loin d'être agréables. Cette pression des muscles, cette manipulation des chairs et des membres ne laisse pas d'être douloureuse. Le *coup de grâce* est surtout redoutable ; cette dernière manœuvre consiste à faire craquer les articulations en appuyant fortement le genou au milieu des bras croisés sur la poitrine.

Le massage dure ordinairement vingt minutes. Cette torture achevée, on se repose un instant, puis on pénètre dans une nouvelle salle, où vous attendent des impressions plus douces. Un garçon vous verse sur la tête de l'eau chaude en abondance ; cela fait, il vous frictionne vigoureusement avec sa main que couvre un gant de crin assez rude¹⁰.

On sait que Gautier, dans *Constantinople*, consacre plusieurs pages au bain turc. Si, dans un premier temps, il s'amuse à effrayer son lecteur en comparant le corps des baigneurs, étendus sur une dalle pour être livrés aux mains d'un masseur, à des « cadavres sur une table de dissection »¹¹, réactivant ainsi, implicitement, une image menaçante de l'ennemi ottoman, dans un second temps, il renverse totalement cette représentation fortement idéologique en faisant du bain turc une véritable apologie de la chair heureuse :

Et, quand je sortis, j'étais si léger, si dispos, si souple, si remis de ma fatigue, qu'il me semblait
Que les anges du ciel marchaient à mes côtés !¹²

On voit que le guide, dans ce cas, est bien autre chose qu'un simple canevas préparatoire du récit de voyage. Il s'agit ici d'un intertexte qui fait l'objet d'une complète réécriture, permettant du même coup à Gautier de parodier la tradition du pèlerinage chrétien en Orient en faisant de Constantinople le lieu d'une assomption « matérialiste »¹³.

Voyons maintenant, en aval, la façon dont le récit de voyage de Gautier est utilisé par le guide de l'Orient de la collection Joanne. Rédigé par le docteur Isambert et publié en 1861, puis réédité dans une version augmentée en 1873, cet ouvrage, intitulé *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, comporte une partie consacrée à la « Turquie d'Europe », donc à Constantinople. Le guide cite fréquemment des voyageurs en Orient du XIX^e siècle, tels Lamartine, Alexis de Valon et la comtesse de Gasparin, mais surtout Gautier, notamment à propos de l'arrivée dans la capitale ottomane :

Doublant enfin la pointe du sérail, le navire pénètre dans le Bosphore et, à l'entrée de la Corne-d'Or, un panorama merveilleux se déroule aux yeux comme une décoration d'opéra¹⁴.

Isambert ne commente pas Gautier : ce dernier est visiblement considéré comme une autorité, comme un descripteur à la fois fiable et talentueux. On notera cependant, d'emblée, quelques modifications découlant de ce réemploi : Gautier avait écrit précisément, au chapitre V de *Constantinople* :

La pointe du sérail est doublée ; le *Léonidas* s'arrête à l'entrée de la Corne-d'Or. Un panorama merveilleux se déploie sous mes yeux comme une décoration d'opéra dans une pièce féerique¹⁵.

Deux éléments me semblent devoir être relevés. Premièrement, si le guide s'appuie sur Gautier, explicitement mentionné, il le « désubjectivise », conformément à l'ambition réaliste du genre : « un panorama merveilleux se déploie sous *mes* yeux » devient « un panorama merveilleux se déroule *aux* yeux », – l'abandon de l'adjectif possessif obligeant en même temps Isambert à changer le verbe ; dans le même ordre d'idée, la mention du *Léonidas*, le bateau à vapeur sur lequel Gautier traverse la Méditerranée, et qui renvoie donc à une expérience particulière du voyage, devient simplement, dans le guide, « le navire », de façon à rendre la description généralisable, donc potentiellement valable pour tout lecteur susceptible de se considérer lui-même comme spectateur de ce tableau. Deuxièmement, on aura observé que la comparaison, faite par Gautier, du panorama de la ville avec « une décoration d'opéra dans une pièce féerique », est raccourcie, dans l'*Itinéraire [...] d'Orient*, en « une décoration

d'opéra ». L'abandon du registre de la féerie n'est pas indifférent : ce qui ne surprend pas le lecteur de Gautier, habitué à cette tentation de fictionnaliser le réel (l'Orient perçu à travers le prisme de tableaux ou de spectacles vus à Paris), peut avoir pour effet, dans une guide, de décrédibiliser la description. Un peu d'embellissement (« comme une décoration d'opéra »), c'est bien ; mais point trop n'en faut : la « pièce féerique », encore une fois, renvoie implicitement à une expérience singulière et subjective, dont Isambert cherche à tirer parti tout en atténuant son côté « littéraire », qui pourrait paraître irréaliste.

Voici maintenant un deuxième exemple d'une utilisation *orientée* de Gautier par le guide Joanne. Les derviches tourneurs, ces mystiques musulmans, disciples du poète persan Djelal-eddin-Roumi, et dont les danses étaient déjà mentionnées par Lacroix comme un spectacle digne d'être vu par le voyageur dans la capitale ottomane, sont également évoquées par Isambert, qui cite longuement Gautier tout en supprimant, sans l'indiquer, comme on le ferait aujourd'hui par des crochets et des points de suspension, de nombreux passages tirés du chapitre XI de *Constantinople*. Voyons cela un peu en détail. Gautier écrit ceci :

Contrairement aux autres mahométans, qui empêchent les giaours [les mécréants, c'est-à-dire les chrétiens] d'assister en curieux aux cérémonies du culte, et les chasseraient outrageusement des mosquées s'ils essayaient de s'y introduire aux heures de la prière, les derviches laissent pénétrer les Européens dans leurs tekkés [monastères], à la seule condition de déposer leurs chaussures à la porte, et d'entrer pieds nus ou en pantoufles ; ils chantent leurs litanies et accomplissent leurs évolutions sans que la présence des chiens de chrétiens paraissent les déranger aucunement ; on dirait même qu'ils sont flattés d'avoir des spectateurs¹⁶.

L'*Itinéraire [...] de l'Orient* reprend le début de ce paragraphe¹⁷, mais il laisse tomber toute la dernière partie de la phrase, depuis « ils chantent leurs litanies... » Pourquoi cette suppression ? On peut supposer que Gautier trahit un point de vue qu'Isambert ne partage pas. En effet, le narrateur de *Constantinople*, en parlant des « chiens de chrétiens », ironise clairement sur un discours musulman anti-européen. Il creuse donc le fossé entre Orient et Occident, tout en laissant entendre que la vanité fait oublier aux derviches leurs préjugés. Or, le guide n'a aucun intérêt à effaroucher le lecteur en lui suggérant que ce dernier risquerait d'être traité en ennemi dans la capitale ottomane : à l'ère du tourisme naissant (qui est aussi celle d'une influence de plus en plus grande de l'Europe sur la Turquie)¹⁸, ce sont au contraire les signes de *rapprochement* qui sont de mise.

À vrai dire, c'est moins de l'islam en particulier que de la religion en général que se moque Gautier. On décèle chez lui un ton quasiment voltairien, que la suite du chapitre confirmera :

La coiffure de ces moines musulmans consiste en un bonnet de feutre épais d'un pouce, d'un ton roussâtre ou brun, et que je ne saurais mieux comparer, pour la forme, qu'à un pot à fleurs renversé, dans lequel on aurait entré une tête¹⁹.

Toute cette phrase, avec la comparaison désacralisante finale, n'est pas citée par le guide Joanne. Pourtant, l'anticléricalisme de Gautier finit par contaminer l'*Itinéraire [...] de l'Orient*, même si la description de la prière des derviches n'est reproduite que de manière partielle. Isambert reprend ainsi à *Constantinople* la phrase suivante : « Les prières commencèrent, et avec elles les génuflexions, les prosternations, les simagrées ordinaires du culte musulman, si bizarres pour nous, et qui seraient risibles sans la conviction et la gravité que les fidèles y mettent.²⁰ » En revanche, il laisse tomber, toujours sans l'indiquer d'aucune manière, la suite de ce même paragraphe. Gautier avait en effet ajouté : « Ces alternations d'élévation et d'abaissement font penser aux poulets qui se précipitent avidement le bec contre terre et se relèvent après avoir saisi le grain ou le vermisseau qu'ils convoient.²¹ » On est ici dans la caricature pure et simple, qui n'a guère sa place dans le genre des guides de

voyage.

Dernier exemple de réutilisation de *Constantinople* par le guide Joanne : la description des bazars, dont Isambert dit qu'aucun voyageur n'a pu atteindre la « verve » et la « vérité » de celle de Gautier²². Ce dernier est donc longuement cité, mais avec des coupures qui révèlent un désir de plier le récit de voyage aux contraintes génériques de l'*Itinéraire [...] de l'Orient*. Ainsi, Gautier écrivait ceci, qui disparaît dans la citation procurée par le guide :

Je ne voudrais pas détruire l'idée de magnificence orientale que soulève ce mot : Bezestine de Constantinople, mais je ne saurais mieux comparer le bazar turc qu'au Temple de Paris, auquel il ressemble beaucoup comme disposition²³.

L'ironie de Gautier, très attentif aux clichés orientalistes, qu'il n'hésite pas à dénoncer à l'occasion (on se souvient de son chapitre sur « Les femmes »²⁴), fait partie de ses qualités d'écrivain voyageur. Elle témoigne à la fois de sa grande maîtrise du genre et de sa capacité à renouveler celui-ci de l'intérieur. En comparant de manière provocante le Grand Bazar, véritable symbole de la capitale ottomane dans toute sa diversité séduisante, à un édifice parisien bien connu de ses contemporains (le palais du Temple fut détruit en 1853, l'année même de la publication de *Constantinople*), Gautier opère une sorte de « désorientalisation » de son objet. Or, c'est là quelque chose que le guide Joanne a toutes les raisons de refuser, car il a pour mission d'informer, mais aussi de séduire son lecteur, voyageur réel ou potentiel, en lui faisant miroiter un Orient de la *différence*, un Orient « orientalisé », comme dirait Edward Saïd²⁵.

On voit que l'*Itinéraire [...] de l'Orient* fait un double usage de l'auteur de *Constantinople* : d'une part il le cite comme un brillant descripteur, d'autre part il le « désobjectivise » en réduisant son récit de voyage à un réservoir de morceaux choisis qui font perdre leur complexité au texte original. On retrouve d'ailleurs le même processus à l'œuvre dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* qui, à l'article « Constantinople », cite abondamment... le guide Joanne citant Gautier ! Toutes les simplifications opérées par Isambert sont ainsi enregistrées par Larousse : outre l'abandon, déjà commenté, de la comparaison entre le Grand Bazar et le Temple de Paris, Larousse fait également disparaître, à la suite d'Isambert, une remarque surprenante de Gautier, à propos de ce que celui-ci appelle le « goût turc-rococo », qui se rapproche, dit-il, « plus qu'on ne le pense du genre d'ornementation en usage sous Louis XV »²⁶. Doit-on prendre au sérieux ce genre de comparaison ? On en trouve en tout cas des exemples, à la même époque, avec une volonté de provocation évidente, dans la correspondance de Gautier, comme dans cette lettre à Louis de Cormenin, datée du 5 juillet 1852 :

J'ai visité les principales villas semées le long du Bosphore, qui a beaucoup de rapports avec la Tamise. Crois-en ton ami qui est la vérité même. Constantinople ressemble à Londres et n'a rien d'oriental²⁷.

Quel que soit le degré d'ironie que comportent ces rapprochements entre l'Orient et l'Occident, il y a dans ceux-ci une ambivalence qui apparaît manifestement comme dérangeante, du point de vue de la vulgarisation du savoir qui est celui du guide et du dictionnaire. C'est donc bien un texte différent, même s'il est apparemment très semblable, qui est « cité » par Isambert et par Larousse. Le chapitre de *Constantinople* sur les bazars est non seulement condensé (tout un passage sur les vêtements de femmes et d'enfants est supprimé), mais il fait aussi l'objet d'une véritable réécriture, aussi discrète qu'efficace. Gautier parle ainsi des « flacons d'atar-gull dans des étuis de velours brodés à paillettes »²⁸, – syntagme qui disparaît entièrement dans la citation insérée dans l'*Itinéraire [...] de l'Orient*. Le terme d'atar-gull, d'origine arabo-persane, signifie « eau de rose », expression qui apparaît elle-même peu après dans la description de Gautier. D'une certaine façon, on pourrait soutenir

qu'Isambert, et Larousse après lui, ont raison de supprimer ce qui semble une pure redondance et d'éliminer un mot étranger qui a peu de chance d'être connu du lecteur moyen²⁹. Mais, sur un autre plan, cette suppression ne fait-elle pas perdre au texte de Gautier toute sa *saveur*, dans la mesure où le vocabulaire étranger contribue à faire de la lecture un substitut de l'expérience viatique elle-même ? On sait en tout cas à quel point Gautier, à défaut de parler des langues étrangères, était sensible à leur matérialité sonore. Il s'était d'ailleurs déjà amusé à « exotiser » son *Voyage en Espagne* en le truffant de mots et d'expressions espagnols³⁰.

Pourant, le guide n'est pas toujours du côté d'un appauvrissement de la langue. Dans les pages déjà évoquées de *Constantinople* consacrées au bain turc, Gautier décrit la façon dont le masseur, à force de frotter le corps du baigneur, fait apparaître sur sa peau de petits « rouleaux grisâtres » qu'il nomme des « copeaux balnéatoires »³¹. Le guide Joanne, cité par Larousse, reproduit et approuve cette création verbale, tout en résumant le texte de Gautier³². Le récit de voyage contribue donc, parfois, à « littériser » un genre qui a plutôt une vocation historique et géographique. L'on pourrait d'ailleurs essayer d'analyser en quoi l'*Itinéraire [...] de l'Orient*, en-dehors de sa dimension proprement informative, constitue une sorte d'anthologie des écrivains voyageurs du XIX^e siècle. Symétriquement, on pourrait aussi faire toute une étude sur la façon dont le narrateur de *Constantinople* se donne à voir comme un guide, se substituant à son drogman, habilement évacué du récit, pour mieux entraîner le lecteur à sa suite dans un « vagabondage » de plume dont le caractère faussement improvisé doit garantir la nouveauté et la séduction³³.

Les frontières du « littéraire » sont mouvantes, les historiens et les théoriciens de la littérature le savent bien. Le XIX^e siècle, et singulièrement le genre des Voyages, illustrent abondamment cette porosité. Gautier, qui se considérait comme un humble « daguerréotypeur littéraire »³⁴, était assurément à la croisée des chemins. S'il s'est vraisemblablement appuyé sur un guide comme celui de Lacroix pour visiter Constantinople et pour structurer son propre récit de voyage, celui-ci fut lu, par Isambert et Larousse, comme une sorte de « super-guide », écrit avec brio par un maître en la matière.

Sarga MOUSSA (CNRS, UMR LIRE)

- ¹ Théophile Gautier, *Italia. Voyage en Italie*, éd. Marie-Hélène Girard, Paris, La Boîte à documents, 1997, p. 276.
- ² « J'ai trouvé dans Oscar Marinitisch, l'ami de Maxime [Du Camp], le guide le plus intelligent, le plus actif et le plus agréable possible. Il jaspine quatre ou cinq argots dans la perfection ; d'abord le turc, puis le grec, l'italien, l'anglais, l'allemand et le français comme un Parisien » (lettre de Constantinople, datée du 5 juillet 1852, adressée à Louis de Cormenin, dans Théophile Gautier, *Correspondance générale*, éd. Claudine Lacoste-Veysseyre, sous la dir. de Pierre Laubriet, Paris-Genève, Droz, t. V [1991], p. 71).
- ³ Théophile Gautier, *Constantinople* (1853), dans *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à documents, 1990, p. 168.
- ⁴ *Ibid.*, p. 92. Cf. Nerval : « Je prends le parti de te mander au hasard tout ce qui m'arrive, intéressant ou non, jour par jour, si je le puis, à la manière du capitaine Cook, qui écrit un tel jour avoir vu un goëland ou un pingouin, tel autre jour n'avoir vu qu'un tronc d'arbre flottant... » (*Voyage en Orient* [1851], dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. II [1984], p. 201).
- ⁵ Charles Pertusier, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, Nicolle, 1815, t. I, p. 1.
- ⁶ Cette page n'est pas isolée dans l'œuvre de Gautier, lequel véhicule à son tour des stéréotypes souvent partagés à l'époque romantique. Voir à ce sujet l'excellent chapitre de Martine Lavaud, « Un exemple d'esthétique de l'horrible : les Juifs de Gautier », dans *Théophile Gautier. Militant du romantisme*, Paris, Champion, 2001, p. 475-499.
- ⁷ Voir Sander L. Gilman, *L'Autre et le Moi. Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie*, trad. fr., Paris, PUF, 1996.
- ⁸ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 210.
- ⁹ Frédéric Lacroix, *Guide du voyageur à Constantinople et dans ses environs*, Paris, Bellizard, Dufour et Cie, 1839, p. 143.
- ¹⁰ *Ibid.*, p. IV.
- ¹¹ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 215.
- ¹² *Ibid.*, p. 216.
- ¹³ Voir Philippe Berthier, « L'injure chrétienne », dans *Revue des Sciences Humaines*, n° 277, janvier-mars 2005, p. 20.
- ¹⁴ Émile Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, 2^e éd., Paris, Hachette, 1873, p. 505.
- ¹⁵ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 86.
- ¹⁶ *Ibid.*, p. 134-135.
- ¹⁷ Isambert, *Itinéraire [...] de l'Orient*, *op. cit.*, p. 484.
- ¹⁸ Voir *Histoire de l'Empire ottoman*, sous la dir. de Robert Mantran, Paris, Fayard, 1989. Voir également le dossier consacré à la Turquie dans le n° 131 de *Romantisme*, 2006-1.
- ¹⁹ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 137.
- ²⁰ Gautier, *ibid.*, et Isambert, *Itinéraire [...] de l'Orient*, *op. cit.*, p. 484.
- ²¹ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 137. D'autres exemples pourraient être cités, toujours à propos des derviches tourneurs. Gautier parle ainsi des « psalmodies du Koran *nasillées* sur un ton de fausset » (*ibid.*, p. 138 ; je souligne les termes non repris par le guide Joanne).
- ²² Isambert, *Itinéraire [...] de l'Orient*, *op. cit.*, p. 581.
- ²³ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 125 ; cf. *Itinéraire [...] de l'Orient*, *op. cit.*, p. 582.
- ²⁴ « La première question que l'on adresse à tout voyageur qui revient d'Orient est celle-ci : – 'Et les femmes ?' – Chacun y répond avec un sourire plus ou moins mystérieux selon son degré de fatuité, de manière à faire sous-entendre un respectable nombre de bonnes fortunes. [...]. Ce lieu commun oriental, convenablement brodé, intéresse toujours le lecteur, et surtout la lectrice » (Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 182).
- ²⁵ Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr., Paris, Seuil, 1980, p. 66 et suiv.

²⁶ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 126.

²⁷ Gautier, *Correspondance générale*, *op. cit.*, t. V, p. 71.

²⁸ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 125.

²⁹ Cf. Isambert, *Itinéraire [...] de l'Orient*, *op. cit.*, p. 582, et Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, t. IV (1869), 2^e partie, p. 1026.

³⁰ Sur ce point, voir l'introduction de Jean-Claude Berchet à son édition du *Voyage en Espagne* de Gautier, Paris, GF, 1981, p. 31.

³¹ Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 215 et 216.

³² Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, *op. cit.*, t. IV, p. 1025-1026.

³³ « Cette flânerie à travers rue fait malgré moi vagabonder ma plume ; la phrase suit la phrase comme le pas suit le pas ; la transition manque, je le sens, entre tant d'objets disparates, mais il serait peut-être inutile de la chercher ; acceptez donc tous ces petits détails caractéristiques, habituellement négligés par les voyageurs, comme des verroteries de couleurs diverses réunies sans symétrie par le même fil, et qui, si elles sont sans valeur, ont au moins le mérite d'une certaine baroquerie sauvage » (Gautier, *Constantinople*, *op. cit.*, p. 120).

³⁴ *Ibid.*, p. 270.